

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 115

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims
AVRIL 2026 ISSN 2431-1979

ÉCRIVAINS DE NORMANDIE

Le grand Corneille, sa tante et moi



Pierre Corneille (1606-1684)

Gravure de Henri Levy (1840-1904) d'après Jean Gigoux (1806-1894) – Collection particulière – Photo Dominique Hoizey

L'abbé Lambert dans son *Histoire littéraire du règne de Louis XIV* voyait en Pierre Corneille non seulement « l'illustre restaurateur du théâtre », mais également « le seul de tous les poètes français qui ont mérité le glorieux surnom de grand ». Du grand Corneille, ce que j'ai retenu de son œuvre lue au cours de mes années de collégien sur les bancs de l'Institution Join-Lambert à Rouen Alain Niderts le résume fort éloquemment dans sa biographie de mon compatriote normand et rouennais : « Les adolescents des lycées étaient encouragés à apprendre dans *Le Cid* ce qu'on devait à son père, à sa maîtresse, à son pays. Ils découvraient en étudiant *Horace* que le patriotisme doit aller jusqu'au sacrifice des plus sacrées affections et, s'il le faut, de sa vie. En étudiant *Cinna* que la vraie politique est juste et peut-être même charitable. Enfin *Polyeucte* élevait les âmes les plus pures jusqu'à Dieu. »

J'ai une autre raison de vénérer Pierre Corneille – je le lis toujours – beaucoup plus intime et longtemps restée secrète, et je vais vous la révéler.

LIRE PAGE 2

« J'aime à revoir ma Normandie... »

PAGES CHOISIES

LIRE PAGES 2-4

Le grand Corneille, sa tante et moi

À la mémoire de mon frère Philippe Hoizey
et de sa femme Nadine Leray

Quelle surprise de découvrir un jour parmi ses ascendants une figure aussi imposante (du moins à mes yeux) que celle du grand Corneille. Je joins volontiers à ce panthéon familial celle de son neveu Bernard de Fontenelle, le génial auteur des fameux *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et celle de son frère Thomas Corneille, un dramaturge aujourd'hui un peu oublié. J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer dans ce bloc-notes mes origines lovériennes. Je veux parler de Louviers où j'ai passé les heures les plus heureuses de mon enfance. Mes grands-parents maternels, Paul et Marie Pantenier, libraires, demeuraient dans cette petite ville normande. Née Marie Aubé en 1895 ma grand-mère descendait du côté de sa mère, Louise Pagny, d'une tante de Pierre Corneille, sœur de son père, Barbe Corneille. De cette Barbe Corneille je ne sais d'elle que, baptisée le 16 mars 1578, elle épousa un certain Claude Briffaut, et que de leur union naquit une fille, Louise Briffaut. Celle-ci se maria avec Nicolas de Gaillarbois, sieur des Monts. On peut lire dans l'*Histoire des rues de Louviers* de l'abbé R. Delamare qu'au XVI^e siècle le domaine appelé Les Monts « tomba en la possession de la famille de Gaillarbois » et que « Claude de Gaillarbois, sieur des Monts, épousa, le 27 novembre 1629, Denise des Châteaux ». De l'union de leur fille Magdeleine (1632-1694) avec Henry Geroult (1633-1696) naquit Louis Geroult (1668-1737), échevin de Louviers. Je n'irai pas plus loin dans la lecture de l'arbre généalogique de ma famille. Que le nom du grand Corneille y figure réjouit le lecteur enthousiaste de son œuvre que je n'ai jamais cessé d'être. (Abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, Paris, 1751, tome second, p. 380. Alain Niderst, *Pierre Corneille*, Fayard, 2006, p. 367. Abbé R. Delamare, *Louviers-le-Franc, son histoire évoquée par ses rues*, Évreux, 1932, p. 287-288).

« J'aime à revoir ma Normandie... »

PAGES CHOISIES

Alain (Émile Chartier) ou le devoir d'être heureux même sous la pluie

J'ai lu (et je lis encore) les *Propos* d'Alain (né en 1868 à Mortagne-au-Perche dans l'Orne) comme une merveilleuse leçon de sagesse. Le devoir d'être heureux en est à mes yeux la plus belle proposition : « Tout homme et toute femme devraient penser continuellement à ceci que le bonheur [...] est l'offrande la plus belle et la plus généreuse. » Que de petites choses simples prescrites par notre philosophe ! Comme cette histoire de pluie :

Voici une petite pluie ; vous êtes dans la rue, vous ouvrez votre parapluie ; c'est assez. À quoi bon dire : « Encore cette sale pluie ! » ; cela ne leur fait rien du tout aux gouttes d'eau, ni au nuage, ni au vent. Pourquoi ne dites-vous pas aussi bien : « Oh ! la bonne petite pluie ! » Je vous entends, cela ne fera rien du tout aux gouttes d'eau ; c'est vrai ; mais cela vous sera bon à vous ; tout votre corps se secouera et véritablement s'échauffera, car tel est l'effet du plus petit mouvement de joie ; et vous voilà comme il faut être pour recevoir la pluie sans prendre un rhume.

C'est que la pluie en Normandie... Elle est ici, comme l'écrit Édouard Herriot, « la compagne ordinaire de l'existence. Elle fouille la futaie, cible l'étang de ses milliers de piqûres, ruisselle le long des troncs violacés ; elle fouette la haie qui tremble, diamante la couronne inclinée du chèvrefeuille ». (Alain, *Propos*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, pp. 473 et 20. Édouard Herriot, *Dans la forêt normande*, Librairie Hachette, 1925, p. 33).

Au pays de Jules Barbey d'Aureville

« La demie de huit heures, comme on dit dans l'Ouest, venait de sonner au clocher, pointu comme une aiguille et vitré comme une lanterne, de l'aristocratique petite ville de Valognes. » L'histoire du chevalier des Touches n'a jamais manqué de se rappeler à moi chaque fois qu'étudiant je prenais le Paris-Cherbourg pour me rendre à l'abbaye cistercienne de Bricquebec. Il me fallait, au petit matin, descendre du train à Valognes « dans cette portion de Normandie qu'on appelle la presque-île du Cotentin ». Je cite *L'Ensorcelée*, le premier roman que j'ai lu de l'écrivain natif de Saint-Sauveur-le-Vicomte, « cette bourgade jolie comme un village d'Écosse ». Jules Barbey d'Aureville a été le chantre des landes, ces « lambeaux, laissés sur le sol, d'une poésie primitive et sauvage que la main et la herse de l'homme ont déchirée ». Encore une page que je mets dans mon anthologie littéraire de la nature. Je relis toujours ce grand écrivain normand avec plaisir. (Barbey d'Aureville, *Œuvres romanesques complètes*, I, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, pp. 745 et 555).

Lucie Delarue-Mardrus et le bon air du pays normand

J'ai dans ma bibliothèque trois romans de Lucie Delarue-Mardrus, *Graine au vent*, *Le pain blanc* et *La mère et le fils* dans des éditions illustrées qui datent des années 1920. Je ne pense pas que je les relirai un jour, mais de ma compatriote normande originaire de Honfleur, j'aime quand elle fait dire à une fermière que l'air du pays « ça rend rustique ». (Lucie Delarue-Mardrus, *Graine au vent*, Le Livre Moderne Illustré/Ferenzi et Fils, 1928, p. 33).

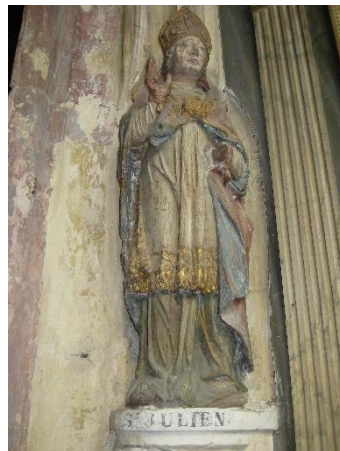
Que d'heures passées en compagnie de Gustave Flaubert !

Oui, bien sûr, *Madame Bovary* ! J'ai lu ce roman cinq ou six fois et vu (et revu) toutes les adaptations cinématographiques. Et je ne parle pas de tout ce que j'ai lu sur l'homme et sur l'œuvre – je pense notamment à *L'Idiot* de Jean-Paul Sartre – ni de son abondante correspondance. Que d'heures passées en compagnie de Gustave Flaubert ! C'est à *La Tentation de saint Antoine* que je dois les plus grands envoûtements... littéraires. Il n'y a eu depuis Matthias Grünewald, peintre du fameux retable d'Issenheim, que Gustave Flaubert dans la *Tentation de saint Antoine* et Paul Hindemith dans *Mathis der Maler* (Mathis le Peintre) pour décrire aussi puissamment, l'un par les mots, l'autre par les notes, les tourments du saint ermite (voir *Le Chat Murr* n° 111).

Il y a aussi la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*. L'histoire de ce Julien, inspirée par Jacques de Voragine et un vitrail d'église de « son » pays, la cathédrale de Rouen – mais on oublie une statue de l'église de Caudebec-en-Caux – n'est pas banale. En ce qui concerne le drame proprement dit – l'assassinat de ses parents – Flaubert s'en tient au récit traditionnel : Julien, au retour d'une chasse, croit voir sa femme dans les bras d'un amant, et il tue, sans le savoir, son père et sa mère. La page est fameuse. La légende dit que les malheureux époux se retirèrent ensemble au bord d'un grand fleuve où ils établirent un hospice. Chez Flaubert, Julien « s'en alla, [seul], mendiant sa vie par le monde »,

hanté par son parricide. Flaubert conclut magnifiquement son conte :

...et Julien monta vers les espaces bleus



Église de Caudebec-en-Caux
Photo Dominique Hoizey

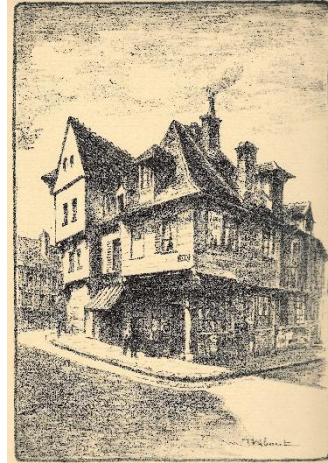
J'aime à revoir ma Normandie avec Guy de Maupassant

« J'aime à revoir ma Normandie, / C'est le pays qui m'a donné le jour », dit la chanson. Et de Reims, comme de Venise – « J'ai vu le ciel de l'Italie, / Et Venise, et ses gondoliers... » –, le plus court chemin est assurément de lire Guy de Maupassant : « J'vas t'à Rouen. »

André Maurois et le souvenir de Louviers

Du romancier né à Elbeuf en 1885 – j'ai retrouvé dans *Bernard Quesnay* les bruits, les senteurs et les couleurs de mon enfance passée en partie à Louviers : « Le battement des métiers animait l'air d'une vibration légère. Par la fenêtre ouverte on apercevait, au-dessus de la couronne vaporeuse des tilleuls, les longs toits orange de l'usine. » (André Maurois, *Bernard Quesnay*, Œuvres, V, Bernard Grasset, 1928, p. 17).

Maison ancienne à Louviers
Gravure de Marcel Thilout
Collection particulière – Photo Dominique Hoizey
→



Aux pieds du Mont Saint-Michel avec Jean de La Varende

De Jean de La Varende (1887-1959) j'ai conservé une lettre adressée à mon père pour décliner une invitation à donner une conférence à Rouen, mais de l'auteur de *Nez-de-Cuir* et de *Pays d'Ouche* j'ai surtout gardé le souvenir d'un écrivain authentiquement et passionnément normand. Je le relis volontiers quand dans mon exil champenois je pense à ma Normandie natale comme cette page sur laquelle s'achève son livre sur les châteaux de Normandie :

Le vent a pris une note régulière, comme de s'accorder sur une table d'harmonie enfin immense. On sent, pas loin, des vastitudes et une grande force qui couche et rabougrit les arbres... Des ajoncs, des sables, des routes poudrées ; des ornières molles de tangles, et brusquement, dans un dernier tournant qui s'enlise, d'un seul coup, le suprême château de cette longue randonnée normande apparaît et fulgure, aux Genêts, entre les dunes, l'ultime maison noble, celle du Protecteur et Patron, l'ineffable et sublime borne du solage ; le lieu saint d'où l'on voit Bretagne, la Maison de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. (Jean de La Varende, *Les châteaux de Normandie*, Éditions Henri Defontaine, Rouen, 1947, p. 238).



Eau-forte par Arthur Mayeur – Taille-douce imprimée par A. et M. Vernant – Typographie de l'École municipale Estienne, Paris, 1926

© Le Chat Murr et Dominique Hoizey